

**STRUCTURE LITTERAIRE ET INTERPRETATION
DE LA LETTRE DU 12 MARS 1889
DE THERESE DE LISIEUX A SA SOEUR CELINE**

Après sa fugue au Havre en juin 1888 et sa rechute du 12 août de la même année aux Buissonets, M. Martin subit encore une grave rechute début novembre. Un répit lui permet d'assister à la prise d'habit de sa petite Reine le 10 janvier 1889, mais finalement le 12 février il doit être hospitalisé au Bon Sauveur de Caen où Léonie et Céline prennent pension quelques jours plus tard. La lettre du 12 mars 1889 est « constellée de points de suspension ou d'exclamation », trait caractéristique des lettres de 1889 et que les éditeurs de la *Correspondance générale* (Paris, 1973) interprètent: « Sous la pression de la souffrance morale (maladie de son père), la fonction sentiment devient envahissante dans le graphisme » (p. 65, note 33). Nous acceptons volontiers cette explication. Mais il nous semble possible d'en adjoindre une autre. Dans une lettre de 1911 (citée dans *Correspondance*, p. 67), Mère Agnès précise à propos de sa petite soeur: « Elle écrivait très fin, le plus ordinairement sans doute par esprit de pauvreté pour dépenser aussi moins de papier », ce que confirme la description des formats et papiers des manuscrits de ses lettres (*Correspondance*, p. 58). Dès lors les points de suspension nous paraissent en plus d'un cas indiquer la séparation entre diverses unités, comme si Thérèse avait ainsi « économisé » des passages à la ligne. Lisant le texte paragraphe par paragraphe, nous tenterons, à l'aide de cette ponctuation et de quelques autres critères, de décrire la structure littéraire de chacun de ces ensembles et les rapports qui les commandent.

I

L'exclamation initiale est suivie de deux autres, parallèles, mais dont la seconde commence par une majuscule (« Se... »). Cela peut tenir au simple fait que l'auteur vient d'utiliser une majuscule pour

le mot précédent (« Lui »). Mais ne serait-ce pas plutôt pour indiquer un passage à la ligne (comme en poésie) que l'économie lui interdit? Ainsi il faudrait lire :

« (Vive Jésus!
Qu'il fait bon se vouer à Lui
Se sacrifier pour son amour) ».

Les parenthèses mises par Thérèse indiquent d'ailleurs (comme habituellement dans ses lettres: cf. *Correspondance*, p. 65) une citation, ici celle d'une lettre du Père Pichon qui écrivait: « Vive Jésus! Qu'il fait bon se vouer à Lui, se sacrifier pour son amour ». (*Correspondance*, p. 444). Par les points de suspension après les deux premiers mots et la majuscule mise à « Se » Thérèse nous invite à écrire ce texte, nous semble-t-il, comme ci-dessus.

II

Le paragraphe suivant comporte une ponctuation analogue: deux points d'exclamation et un d'interrogation suivis chacun de points de suspension, plus nombreux à la fin du paragraphe, d'où notre lecture:

« Céline!
Ce nom chéri résonne doucement au fond de mon coeur!
Nos deux coeurs ne se répondent-ils pas parfaitement? ».

Comme pour le premier paragraphe, un nom propre est suivi de deux propositions, lesquelles ici ne sont pas aussi étroitement parallèles. L'aspect littéraire est même plutôt celui d'une enveloppement: « résonne doucement (...) mon coeur / Nos deux coeurs (...) répondent (...) parfaitement ». « Ce nom chéri »¹ au début de la première proposition reprend « Céline! » comme dans le premier paragraphe « Lui », à la fin de la première proposition, reprenait « Jésus! ».

¹ Pourquoi Thérèse qui, dans un premier jet, avait écrit: « Ton nom » a-t-elle corrigé en « Ce nom » (comme l'indique *Correspondance*, p. 1263)? L'interpellation directe à Céline ne viendra que dans l'avant-dernier paragraphe où elle la charge de certaines commissions pour Léonie (« fais lui », « embrasse-la », « dis lui »). C'est sans doute que Thérèse ne veut pas trouver la consolation pour Céline dans la relation avec elle (« Ton nom (...) au fond de mon coeur »), mais dans leur commune relation avec leur « époux céleste ». Le troisième paragraphe dira: « J'ai besoin de venir avec ma Céline me plonger dans l'infini » (nous soulignons), et les suivants emploieront de manière constante la première personne du pluriel, sauf — nous le verrons — le sixième où Thérèse s'efface complètement pour laisser place à Jésus et Céline.

Nous avons donc, mis en valeur dès le début de la lettre, ces deux noms propres que nous retrouverons encore en rapport dans la suite du texte.

III

Les deux propositions suivantes (séparées par une longue série de points de suspension) commencent par un même verbe, mais sont de contenus opposés :

« J'ai besoin ce soir de venir avec ma Céline me plonger dans l'infini
j'ai besoin d'oublier la terre ».

Trois points de suspension seulement séparent cette dernière affirmation des suivantes :

« ici bas
tout me fatigue
tout m'est à charge »,

où « ici bas » reprend « terre », et où la suite reprend « j'ai besoin d'oublier », selon un schéma par enveloppement : A (besoin d'oublier). B (terre). B' (ici bas). A' (fatigue, charge). Puis, après trois points de suspension, nous lisons, avec une majuscule au premier mot :

« Je ne trouve qu'une joie,
celle de souffrir pour Jésus,
mais cette joie *non sentie*
est au dessus de toute joie! ».

Suit une longue série de points de suspension et le passage à un autre paragraphe. Pour cette citation (et la précédente) notre répartition en lignes est faite à partir du contenu : à « une joie » s'oppose « souffrir », et les deux sont repris dans « cette joie (= une joie) *non sentie* (= souffrir), laquelle est alors opposée à « toute joie » autre que celle-là. Ainsi « toute joie » s'oppose à « cette joie », comme plus haut « tout me fatigue tout m'est à charge », en parallèle avec « j'ai besoin d'oublier la terre », s'opposait avec lui à « j'ai besoin (...) de (...) me plonger dans l'infini ». Mais de même qu'à ce besoin était associé le nom de Céline, à « cette joie » dont il est question ici est associé le nom de Jésus, les noms revenant dans un ordre inverse à celui du début de la lettre : « Vive Jésus! (...) Céline! (...) avec ma Céline (...) pour Jésus (...) ».

Ce paragraphe III² alterne pour ainsi dire aspirations et fatigues, soit, en plaçant les premières à gauche et les secondes à droite :

J'ai besoin ce soir	J'ai besoin
de venir avec ma Céline	d'
me plonger	oublier
dans l'infini	la terre
	ici bas
	tout me fatigue
	tout m'est à charge

Je ne trouve qu'une joie
celle de souffrir pour Jésus,
mais cette joie *non sentie* est au dessus de toute joie!

Les oppositions sont entre infini et terre/ici bas, entre les deux besoins (finalement convergents) et les deux types de joie. Céline est associée à la plongée dans l'infini et Jésus à la joie. L'adjectif « tout » qualifie sans exception ce qui peut venir de la terre. Suivant la répartition en lignes que nous avons proposée au début de ce paragraphe, on remarquera une certaine symétrie parallèle quant au sens: ...avec ma Céline me plonger dans l'infini (A) + ... oublier la terre... (B) // ... joie... de souffrir pour Jésus... (A') + ... au dessus de toute joie (B'), mais aussi une certaine symétrie concentrique quant à la longueur respective de ces unités: une ligne pour A, trois pour B, trois pour A', une pour B'. Cette « symétrie croisée » (c'est à dire à la fois parallèle et concentrique) pourrait donc s'écrire: aBA'b', ou simplement: aBAb. Cela permet de mieux apprécier le retournement qui s'opère dans ce paragraphe: si le second besoin mentionné (oublier) paraît plus insistant que le premier (me plonger), la première joie mentionnée (souffrir pour Jésus) l'emporte, elle, sur toute joie. Une seule indication de temps: « ce soir ». Le mot « plonger » peut très discrètement évoquer le domaine aquatique. La terre opposée à l'infini marque par là son caractère limité, mais « ici bas » la situe en bas, et donc l'infini en haut (dimension verticale, qu'on retrouve peut-être encore dans « au dessus de »). L'intérêt de ces dernières remarques apparaîtra par la suite.

² Pour plus de commodité nous avons numéroté de I à IX les neuf paragraphes de la lettre, et chaque point de notre étude portera en tête l'indication du (ou des) paragraphe(s) étudié(s), comme le lecteur a déjà pu le constater pour les premiers.

IV

Le paragraphe IV commence par un contraste entre « la vie » et « l'éternité »;

« La vie passe	(longue suite de points de sus-
L'éternité s'avance	pension)
à grands pas	(— id —)

La vie dont il est question ici s'oppose à celle qu'indique déjà l'acclamation « Vive Jésus! » qui commence la lettre. Que la vie passe rejoint le vœu d'oubli exprimé au paragraphe précédent. Les successions, (é)te-rni-té / s'a-van-ce / à — grands — pas, expriment au niveau sonore les pas de qui s'avance (réurrences te/té, s'/ce, à/a).

La suite du paragraphe comporte deux propositions introduites par « Bientôt » et ponctuées par cinq points de suspension, encadrant deux propositions, subordonnées l'une à l'autre, et qui opposent deux « sources », soit :

« Bientôt nous vivrons de la vie même de Jésus
 après avoir été abreuvées a la source de toutes les amertumes,
 nous serons déifiées à la source même de toutes les joies,
 de toutes les délices

Bientôt petite Soeur d'un seul regard nous pourons comprendre ce qui se passe dans l'intime de notre être! ».

« Bientôt » enchaîne sur « s'avance à grands pas » et la suite reprend et explique « l'éternité » :

— l'éternité (un mot)
 — s'avance à grands pas (suite de la proposition, dont le verbe)
 — Bientôt (un mot)
 — nous vivrons de la vie... (suite de la proposition, dont le verbe)³.

Ainsi « la vie même de Jésus », soit « l'éternité », s'oppose avec cette dernière à cette vie qui « passe », du début du paragraphe. Alors qu'au paragraphe III Jésus était associé à la joie comme Céline à la plongée dans l'infini, ici « Bientôt petite Soeur (...) nous pourons comprendre » reprend « Bientôt nous vivrons (...) de Jé-

³ C'est là, littérairement parlant, un exemple de « symétrie croisée », c'est à dire concentrique sous un aspect (ici celui des contenus: « éternité // vie » encadrant « à grands pas / bientôt »), parallèle sous un autre (ici celui des longueurs attribuées aux contenus: court + long // court + long), ce qui pourrait s'exprimer symboliquement pour notre texte: aBbA. (Voir un autre exemple ci-dessus dans le paragraphe III).

sus ». La lettre continue pour ainsi dire à chercher la relation entre Jésus et Céline, à preuve les successions:

Paragraphes I-II:	Vive Jésus	Céline!
Paragraphe III:	avec ma Céline	pour Jésus
Paragraphe IV:	de Jésus	petite Soeur

Cette majuscule donnée à « Soeur » n'est certainement pas un hasard. En parcourant les lettres de Thérèse à Céline on constate que Thérèse elle-même, la « petite soeur » des premières années (LT 10, 13, 15, et encore 57 et 127) se désigne après son entrée au carmel comme la « petite Soeur » avec une majuscule (LT 57, 65, 83, 98, 101, 107, 141, 143, avec soulignement du mot entier dans LT 182, et sans recenser ici les lettres adressées à d'autres qu'à Céline). Or elle opère le même changement au sujet de Céline, et pour les mêmes raisons. En effet, avant l'entrée de Céline au Carmel, à deux exceptions près que nous allons examiner, Thérèse ne l'appelle que sa « petite soeur » (LT 53, 57, 82 (bis), 105), mais sa « petite Soeur » avec une majuscule après cette entrée (LT 169 (bis), 182 (bis), 243, 262). A lire attentivement les lettres 142 (« l'âme qui se livre entièrement à Lui est appelée par Jésus Lui-même ' Sa Mère, Sa Soeur ' et toute sa famille ») et 182 (les vierges « à Céline leur soeur »; les petits Innocents: « nous sommes les soeurs et les frères de l'heureuse fiancée du Roi Jésus (c'est à dire Céline) (...) notre soeur chérie »; « toute la noblesse du Ciel se fera gloire de donner le nom de soeur à l'Epouse de Jésus »;...), on conclura sans hésiter que ce changement est significatif. L'humour à peine marqué de l'adjectif « petit » juxtaposé à la majuscule veut indiquer un changement de registre: il ne s'agit plus désormais de parenté charnelle, mais de parenté céleste. Or cette parenté existe dès à présent et elle va être fondée pour les deux soeurs dans leur commune appartenance au Carmel. Dès le 17 juin 1888 (LT 53), Thérèse, venant d'apprendre que Céline a fait connaître à son père son désir d'entrer au Carmel, lui écrit: « Soeur chérie nous sommes vraiment SOEURS dans toute la *force* du terme ». Elle lit alors dans l'épreuve que traverse Céline une oeuvre de l'Epoux préparant sa fiancée: « c'est lui-même qui se charge de lui faire son premier noviciat, c'est sa main divine qui orne son épouse pour le jour de ses noces » (LT 82), d'où déjà dans la lettre que nous étudions comme dans celles qui suivront l'entrée de Céline au Carmel: « petite Soeur », « Bientôt » a donc sans doute un premier sens: lors de ton entrée au Carmel, C'est là déjà ce qui permet à Thérèse de retrouver le « nous » du paragraphe II. Quand Thérèse écrit: « d'un seul regard », sans doute veut-elle marquer l'instantanéité de la découverte, mais ne veut-elle pas dire également que le regard qu'elles porteront alors

sera *commun* à Thérèse et à « sa Céline »?

Comme les deux premières propositions du paragraphe, les deux propositions encadrées par celles qui commencent par « Bientôt » opposent situations présente et à venir. Alors qu'au paragraphe précédent « toute joie » (expression unique) reprenait en fait « tout me fatigue tout m'est à charge » (deux expressions parallèles), dénonçant ainsi le caractère illusoire de ces joies d'ailleurs, opposées à celle, unique, que Thérèse trouve en Jésus (« je ne trouve qu'une joie »), ici « toutes les amertumes » (expression unique) résume tout ce que la terre peut offrir, mais « toutes les joies, toutes les délices » (deux expressions parallèles) marquent par leurs pluriels le caractère surabondant de la joie unique trouvée en Jésus et effacent pour ainsi dire la lassitude de « tout me fatigue tout m'est à charge ». Les mots qui précèdent renforcent cet effet: « après les mots « éternité » et « vie », nous lisons maintenant « source », et il nous semble pressentir ici l'arrière-fond de *Jn* 4, 14: « source de vie éternelle ». Mais Thérèse, elle, remonte vers la source. De même qu'elle a écrit: « nous vivrons de la vie même de Jésus », elle écrit maintenant: « nous serons déifiées à la source... ». Autrement dit on a l'impression qu'il ne lui suffit pas de participer à quelque chose qui lui vienne de Jésus, fut-ce sa vie même: elle veut la source de cette vie, elle veut être transformée en Jésus, être déifiée à la source de vie, non pas seulement: vivre de la vie même de Jésus (Dieu), mais être déifiée à la source (de vie). Entre ces deux affirmations les amertumes présentes font contraste et apparaissent dans leur vraie dimension.

L'image de la source est évidemment plus appropriée la seconde fois que la première, ne serait-ce que par l'association avec la vie. Remarquons comment affleurent de plus en plus dans notre texte les images aquatiques: après « plonger », au paragraphe précédent, voici maintenant « la source de toutes les amertumes » et surtout « la source même de toutes les joies ». Ce mouvement ira en s'accroissant. De même la simple notation temporelle de « ce soir », accompagnée d'une indication discrète vers le futur dans « j'ai besoin d'oublier » au paragraphe précédent, laisse place ici à deux jeux d'opposition manifestes: 1) passe/s'avance à grands pas + Bientôt et 2) après/Bientôt. Les oppositions structurent même le paragraphe comme suit:

- | | |
|--|-----------|
| 1) « la vie » | opposée à |
| — « l'éternité » | |
| — + « Bientôt » | |
| 2) « la source de toutes les amertumes » | opposée à |
| — « la source même de toutes les joies » | |
| — + « Bientôt ». | |

V

Le cinquième paragraphe est le plus long de la lettre (le double environ du précédent : 12 lignes contre 6, dans l'édition imprimée). Alors que le paragraphe IV finissait par « ce qui se passe dans l'intime de notre être », celui-ci commence par « la figure de ce monde passe ». On voit la double opposition entre « l'intime de notre être » et « la figure de ce monde » d'une part et d'autre part celle, plus subtile et moins manifeste, entre « ce qui se passe » et ce qui « passe ». Ce qui suit reprend l'opposition temporelle déjà rencontrée : « la figure (...) passe/Bientôt nous (...) », comme, un peu plus haut : « la vie passe (...) / Bientôt nous (...) ». « Nous verrons » reprend assez heureusement « d'un seul regard » dans les lignes qui précèdent⁴. Trois propositions décrivent alors ce qui nous attend « bientôt ». La première et la troisième se répondent symétriquement, car l'appropriation se fait par le regard (*nous verrons*) comme par la possession (*notre domaine*), et l'objet en est les cieux ou l'immensité, soit :

« nous verrons
— de nouveaux cieux
.
— l'immensité
sera notre domaine ».

La proposition centrale comporte une majuscule de grande importance, ce Soleil étant aussi nouveau que les cieux, et d'autant plus qu'il désigne à n'en pas douter⁵ Jésus lui-même. Les clichés qui

⁴ Si bien que l'enchaînement entre les deux paragraphes se fait selon l'enveloppement : A (regard) B (ce qui se passe) C (l'intime de notre être) / C' (la figure de ce monde) B' (passe) A' (nous verrons).

⁵ Même si ailleurs l'hésitation est permise : voir *Correspondance*, pp. 65 (note 31) et 1384 (index au mot « soleil »). Pourquoi ici se Soleil est-il dit « plus radieux » ? Il semblerait qu'il jouisse de cette supériorité par rapport au soleil qui éclaire quotidiennement la terre. Mais une autre interprétation ne nous paraît pas exclue. Dans le Ms A (fol. 24, L. 9) Thérèse utilise la métaphore banale, à propos de Céline : « Elle a été pour moi comme un rayon de soleil ». Sr Marie du Sacré Coeur en disait déjà autant à M. Martin le 23 août 1887 : « Que le bon Dieu te laisse (...) à tes enfants (...) car tu es leur rayon de soleil en cette vie » (*Correspondance*, p. 1140). Mais dans sa lettre du 23 août 1888, à propos de « la mort de ce bon Monsieur David », Thérèse emprunte à Arminjon (*Correspondance*, p. 392) la comparaison entre ce nouvel élu et un soleil : « un nouveau soleil éclaire de ses clartés les anges du Ciel » (Ibid., p. 391). On trouvera la même comparaison dans sa bouche à propos de M. Martin lui-même en février 1890 : « un jour (...) nous le suivrons dans le Ciel, alors un de ses cheveux blancs nous illuminera » (Ibid., p. 1145), mais surtout sous sa plume le 23 juillet 1891 : « Alors de la tête rayonnante de notre Père chéri

suivent (« des mers éthérées des horizons infinis ») suggèrent trois remarques: c'est la troisième fois que nous rencontrons un binôme de ce type (après « tout me fatigue tout m'est à charge » et « de toutes les joies, de toutes les délices »), et la seconde fois en un sens positif, relevant du monde à venir. Les « mers » nous font revenir (après « plonger » et « source ») aux images aquatiques. « Infini » trouve ici son second emploi (après « me plonger dans l'infini »). Les cieux et le Soleil connotent la dimension verticale, comme « ici bas » et « la terre » au paragraphe III. Puis le texte nous ramène à l'horizontale avec les mers et les horizons, l'immensité pouvant être lue comme une récapitulation. A cet ensemble fait suite une évocation du passé où l'état de prisonnières (« nous (a) ne serons (b) plus prisonnières (c) ») contraste avec l'immensité (« l'immensité (c') sera (b') notre (a') ») et « cette terre d'exil »⁶ avec « notre domaine ». La terre s'oppose à l'infini ici comme au paragraphe III.

« *Tout sera passé* », « *tout* » (souligné par Thérèse), c'est-à-dire *tout* ce qui fatigue, *tout* ce qui est à charge, *toutes* les amertumes. Le verbe « passer » a été jusqu'ici employé au présent, de sorte qu'il pouvait être opposé au futur du monde à venir. Mais ici le futur antérieur estompe l'opposition: ce n'est plus l'aspect éphémère du monde présent, mais l'aspect périmé de ce même monde dans le monde à venir. Ainsi cette affirmation, faisant écho à « La figure de ce monde passe », ponctue et la proposition qui la précède (elle

nous verrons sortir des flots de lumière et chacun de ses cheveux blancs sera comme un soleil qui nous comblera de joie et de bonheur! ». (Ibid., p. 644). De telles affirmations ne sont-elles pas déjà, en germe, dans la lettre du 12 mars 1889? Jusqu'à présent c'était M. Martin qui était un rayon de soleil pour ses filles. Lorsqu'il s'en va, l'espérance d'un « Soleil plus radieux » encore les soutient; à ce Soleil le nouvel élu empruntera lui-même son nouvel éclat. Le Soleil à venir sera donc plus radieux que le soleil physique, mais aussi peut-être que celui qu'était jusqu'à présent pour ses filles M. Martin sur la terre.

⁶ Contrairement aux apparences Thérèse ne s'en tient jamais aux généralités indifférentes à la situation de ses correspondants. Tous les mots portent pour Céline, et d'une façon très concrète. Dans le Ms A Thérèse écrira (fol. 73 v°, I. 7); « les deux pauvres petites exilées *de Caen* (...) n'étaient plus du monde » (Nous soulignons). C'était là le vocabulaire même de Céline: « Je n'ai à vous faire entendre que le chant de l'exilé gémissant après sa patrie » (27 février 1889, à ses soeurs — *Correspondance*, p. 458), « Mon coeur est rempli de mélancolie, rien autour de moi qui ne me parle d'exil... *La vie!* — *La vie* me semble quelque chose de tourbillonnant qui *pass*e bien vite. Oui, *tout passe!* *Bientôt*, nous nous réjouissons de nos tristesses » (1^{er} mars 1889, à ses soeurs — *Correspondance*, p. 460), « *L'exil* est trop profond » (4 mars 1889, à ses soeurs — *Correspondance*, p. 462), « ...en lui ôtant *l'amertume* de sa peine » (9 mars 1889, à ses soeurs — *Correspondance*, p. 465). Par les mots que nous avons ci-dessus soulignés, le lecteur aura constaté que Thérèse adopte largement les expressions et préoccupations de sa correspondante.

aussi au futur), et un premier ensemble à l'intérieur du paragraphe V, mais sans interrompre à vrai dire la description du monde à venir, laquelle va se poursuivre dans les lignes qui suivent. Nous ne quittons plus le futur depuis le dernier emploi de « bientôt », à preuve les trois derniers emplois du verbe être: sera, serons, sera.

Nous croyons pouvoir récapituler les remarques précédentes et rendre justice à la ponctuation thérésienne (points de suspension après « passe », « domaine », « exil », d'exclamation et de suspension après « infinis » et « passé », virgule après « cieux ») en écrivant cet ensemble (soit: Va) comme suit:

« La figure de ce monde PASSE

Bientôt nous verrons de nouveaux cieux,

un Soleil plus radieux éclairera de ses splendeurs

des mers éthérées

des horizons infinis!

L'immensité sera notre domaine

nous ne serons plus prisonnières de cette terre d'exil *tout* sera PASSÉ! ».

Dans la proposition qui suit, Jésus est encore désigné autrement que par son nom. Ci-dessus, dans les « cieux » nouveaux, il était le « Soleil », ici il est « notre époux céleste ». Le parallélisme soleil // époux est exactement celui du Ps 18, 6, réminiscence d'autant plus probable que le premier mot de ce psaume n'est autre que « les cieux » et qu'après le v. 6 il présente la course du soleil-époux, à quoi va s'appliquer précisément maintenant notre texte. Nous y lisons en effet: « Avec notre époux céleste nous voguerons sur des lacs sans rivage », puis l'interprétation de l'image: « l'infini n'a ni bornes, ni fond, ni rivage », formulation empruntée au chanoine Arminjon (*Correspondance*, ad loc.). Nous retrouvons donc ici « l'infini », deuxième contact littéraire (après céleste/cieux) avec le premier ensemble de notre paragraphe. L'image est purement maritime, même si des mers nous sommes passées aux lacs; mais dans l'interprétation, si les deux derniers mots s'accordent bien à l'image (fond et rivage), le premier moins nettement, les bornes sont plutôt sur la terre ferme. On voit donc se mêler ici ce qui limiterait l'horizon (les bornes) et les mers ou lacs (fond et rivage).

Mais l'évocation du Soleil et de l'époux céleste permet à l'auteur de revenir à la situation présente dans le rapport qu'a avec elle Jésus. Les parenthèses du manuscrit indiquent une citation: « Courage, Jésus entend jusqu'au dernier écho de notre douleur ». Au paragraphe I il était dit, sous mode de généralité: « Qu'il fait

bon (...) Se sacrifier pour son (= de Jésus) amour »⁷, et au troisième, de Thérèse: « Je ne trouve qu'une joie, celle de souffrir pour Jésus ». Mais ici c'est comme la réponse, Jésus est sujet: il entend notre douleur, c'est à dire en particulier la douleur de Céline et de Thérèse dans l'épreuve de la maladie de leur père. Alors que jusqu'ici les modes d'appréhension étaient ceux de la boisson (« abreuvées à la source ») ou de la vision (« d'un seul regard », « nous verrons ») ici apparaît celui de l'audition (« Jésus entend »). Ainsi sommes-nous prêts à lire l'emprunt fait au Ps 136: « Nos harpes sont en ce moment suspendues aux saules qui bordent le fleuve de Babylône... » (sic). « Notre douleur », si elle s'exprime, s'exprime donc sans musique. Avec « en ce moment » nous retrouvons une notation temporelle de même nature que celles marquées par les deux emplois du verbe « passer » en Va. Les harpes sont suspendues, elles tombent vers le sol, vers la rive. Si le regard va de bas en haut pour voir le soleil, il va pour ainsi dire de haut en bas pour voir les harpes le long des saules (mot dont la voyelle longue contraste très heureusement avec le « o » bref de « Soleil »!). Mais ces saules « bordent le fleuve de Babylône »: nous retrouvons donc ici, comme en Va, et l'horizontalité (jointe à la verticalité) et un élément aquatique, non plus la mer sans rivage, mais le fleuve aux deux rives. Le Soleil radieux surplombe la mer et les horizons infinis. Les harpes suspendues voisinent avec le fleuve de Babylone aux bord bien marqués par des saules.

« Mais au jour de notre délivrance » reprend et contredit la notation temporelle précédente comme au début de V « Bientôt » par rapport à « passe ». Les deux affirmations qui suivent sont évidemment conjointes:

« quelles harmonies ne ferons-nous pas entendre...
avec quelle joie nous ferons vibrer toutes les cordes de nos instruments!... ».

Alors que le Ps 136 se contente d'envisager un retournement de situation en ce qui regarde les oppresseurs (vv. 7-9), Thérèse va tout de suite au terme: le retournement pour ceux qui sont présentement affligés. Ici nous retrouvons, à partir du même verbe « enten-

⁷ Alors que Thérèse cite d'autres auteurs que le P. Pichon (Lamennais, Arminjon, St Jean de la Croix, comme l'indiquent les notes dans *Correspondance*, p. 469), elle ne met de parenthèses (équivalentes pour elles aux guillemets) qu'aux deux citations qu'elle fait de cet auteur, extraites d'une lettre à elle adressée et d'une autre à Sr Marie du Sacré-Coeur. Ces références ainsi soulignées étaient une attention de plus (voir la note précédente) de Thérèse à la situation de Céline. Le P. Pichon était en effet le directeur spirituel de cette dernière.

dre », les images auditives amorcées par « Jésus entend ». A vrai dire, une discrète annonce de ces harmonies était déjà présente au paragraphe II: « Céline! Ce nom résonne doucement au fond de mon coeur! ». La délivrance s'oppose évidemment à « prisonnières » en Va. La joie est en continuité avec celle qu'exprimait le paragraphe III. Tout ce cinquième paragraphe concerne le même « nous » que le quatrième.

En tenant compte des remarques précédentes et de la ponctuation thérésienne (points de suspension après « sans rivage », « Babylône » et « entendre », d'exclamation et de suspension après « ni rivage » et « instruments », parenthèses pour la citation), nous croyons pouvoir écrire le texte comme suit:

« Avec notre époux céleste nous voguerons sur des lacs sans rivage l'infini n'a ni bornes, ni fond, ni rivage!

« Couourage Jesus entend jusqu'au dernier écho de notre douleur ».

Nos harpes sont en ce moment suspendues aux saules qui bordent le fleuve de Babylône
 mais au jour de notre délivrance,
 quelles harmonies ne ferons-nous pas entendre
 avec quelle joie nous ferons vibrer toutes les cordes de nos instruments! ».

III à V

Avant de poursuivre notre lecture, tentons de saisir l'ensemble des paragraphes III à V en inscrivant dans un tableau les remarques que nous avons faites (le lecteur pourrait donc relire avec ce tableau les pages qui précèdent; les lettres entre parenthèses indiquent: t = notation temporelle; v = verticalité; h = horizontalité; a = expression, image empruntée au domaine aquatique):

CONDITION PRESENTE:

CONDITION FUTURE:

III

J'ai besoin
 ce soir (t)

AVEC MA CÉLINE

plonger (a? + v?)

INFINI

J'ai besoin
 oublier (t?)

terre

ici bas (v)

TOUT fatigue

TOUT charge

V b	(époux) lacs (a) INFINI	céleste (v)
		fond (v)
Jésus entend		
	douleur	
en ce moment (t)		
suspendues (v)		
	saules	
	fleuve (a)	
	Babylone	
	au jour de (t)	
		délivrance
		harmonies
		entendre
		joie
		vibrer
		TOUTES

Au point de vue de la structure littéraire, « j'ai besoin » introduit les deux premières unités de III comme « source » + « toutes » marquent la correspondance entre les deux dernières de IV, et « entendre » entre les deux dernières de Vb. Les appellations de personnes reviennent dans les deuxième et quatrième unités de IV (Jésus, petite Soeur) comme dans les première et troisième de III (Céline, Jésus), mais au centre de Va (Soleil) comme de Vb (Jésus, annoncé dans l'unité précédente par sa qualification d'époux); et de même « bientôt » vient dans les deuxième et quatrième unités de IV et au centre de Va. Le paragraphe III se termine par le dépassement de « toute joie » (terrestre) comme Va en affirmant que « tout sera passé ». Mais au terme de IV nous avons « toutes joies » et « toutes délices » comme au terme de Vb « toutes les cordes » doivent vibrer. « Infini » s'inscrit dans la première unité de III et de Vb comme « passer » dans celle de IV et de Va. Le mot « joie » est pris deux fois en un sens « céleste » puis une fois en un sens « terrestre » à la fin de III, et, inversement, au début de IV, le mot « vie » est pris une fois en un sens « terrestre » puis deux fois (verbe et substantif)⁸ en un sens « céleste ». La dernière mention

⁸ Comment ne pas penser ici au commentaire thérésien de « Tu mourras de mort » (Gn 2, 17)? A la question: « De quoi donc mourrez-vous? ». Thérèse répond: « Mais, je mourrai de mort! Le bon Dieu n'a-t-il pas dit à Adam de quoi il mourrait, par ces paroles: « Vous mourrez de mort ». C'est cela tout simplement ». (3 août 1897 — *Derniers Entretiens*, p. 300). Lors de sa deuxième communion eucharistique, le 22 mai 1884, elle se répète sans cesse à elle-même

de la joie en III comme la première de la vie en IV sont d'ailleurs si rapides qu'on pourrait les considérer comme de simples ponctuations et points d'appui en rattachant « toute joie » à ce qui précède et « la vie passe » à ce qui suit. Dès lors les successions de chaque ensemble (en symbolisant le présent par — et l'avenir par +) peuvent s'écrire: + — + (—); (—) + — +; — + —; + — +. On voit que Va est le seul ensemble à avoir une ordonnance — + —. Le verbe « passer » y fait d'ailleurs inclusion du début à la fin. Mais la brièveté de la première proposition (« La figure de ce monde passe » n'est finalement guère plus long que « la vie passe » au début de IV) et la mise au futur des dernières propositions (on parle d'un temps qui « sera passé ») font qu'elles ne sont pour ainsi dire guère plus que l'ombre du Soleil dont il est question en leur centre. Dans les trois autres paragraphes la considération de l'avenir précède (même finalement en IV) et dépasse (même finalement en III) celle du présent.

Pour ce qui est des notations d'ordre chronologique, topographique (verticalité/horizontalité), perceptif (vue, ouïe), ou « aquatique »⁹, on pourra encore noter ce qui suit. Les images aquatiques sont de plus en plus envahissantes: si « plonger dans l'infini » n'est pas très évocateur, « la source même de toutes les joies », surtout à l'aide du contexte biblique sous-jacent, l'est déjà plus. Les « mers éthérées » sentent le cliché, mais, voisinant avec les « horizons », l'image ne manque pas d'évoquer l'océan. Les « lacs sans rivages » suggèrent moins l'espace que l'agrément: les mers étaient sous le Soleil, ici nous voguons avec l'époux céleste sur les lacs. L'infini est à la fois l'immensité (« des mers éthérées des horizons infinis ») et très proche (« avec notre époux (...) sur des lacs sans rivage... l'infini n'a ni bornes (...) ni rivage »). Avec « le fleuve de Babylone » nous ne quittons pas en fait l'ordre symbolique, mais nous quittons l'infini: plus d'horizons, et par contre des « rivages » (« aux saules qui *bordent* »). Le nom de Babylone fait contraste avec les mentions de l'époux céleste et du Soleil. Nous avons déjà montré comment la verticalité, suggérée en III (ici bas, plonger?, au dessus de?), absente en IV, est prédominante en Va et se retrouve discrètement en Vb par le contraste entre le Soleil là-haut (Va) et les harpes

« ces paroles de St Paul: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi!... ». C'est là sans doute encore l'arrière-fond scripturaire de l'affirmation de la lettre de mars 1889, et voilà qui répondrait à la question: De quoi donc vivrons-nous?!

⁹ Le lecteur averti aura reconnu l'usage que nous tentons de faire des « codes » sont proposés par l'analyse structurale des textes telle que la pratique R. Barthes, par exemple à propos à propos des *Actes des Apôtres* X et XI dans *Exégèse et herméneutique* (Collectif — Paris, 1971), pp. 191-197.

suspendues ici bas. C'est peut-être d'ailleurs par les harpes que s'est faite pour l'auteur la transition entre les images lumineuses de Va et les évocations sonores de Vb. La « terre (d'exil) » évoque précisément l'éloignement du Soleil. Mais « prisonnières » et « exil » sont une préparation assez heureuse à l'utilisation du Ps 136. En écrivant « Jésus entend » (à la suite de « Avec notre époux céleste nous voguerons »), l'auteur comble pour le présent (après l'avoir déjà fait pour l'avenir) la distance entre ciel et terre. Le verbe « entendre » introduit aux images sonores proposées par le psaume, et ce qui n'était que lumière et grands espaces au début de Va devient joyeux concert à la fin de Vb. Il nous semble que ce qui domine est en III la recherche des relations (« avec ma Céline », « pour Jésus »), en IV l'opposition entre deux temps (deux fois « Bientôt »), en Va l'opposition des espaces (Cieux/terre, selon verticalité et horizontalité), en Vb les trois (« Jésus entend »: « en ce moment/au jour de »; « lacs sans rivages/saules qui bordent le fleuve »).

VI

Le sixième paragraphe est inclus entre deux mentions de « l'amour », mot que nous n'avions pas retrouvé depuis I. La première affirmation sert à fonder les trois suivantes, de contenu identique. « L'amour de Jésus pour Céline ne saurait être compris que de Jésus ». On retrouve ici les deux partenaires dont nous avons vu l'importance dans leurs positions réciproques de I à III. Mais en IV déjà Jésus a pour partenaires « nous » (dont la petite Soeur), comme en V le Soleil et l'époux céleste. Ici à nouveau nous avons face à face Jésus et Céline. L'amour du premier pour la seconde « ne saurait être compris que de Jésus ». Nous avons déjà buté sur cette compréhension difficile qui ne viendra que dans l'éternité, car alors « nous pourrions comprendre ce qui se passe dans l'intime de notre être ». Tel était donc le problème pour Céline, mais Thérèse lui propose une autre recherche: « l'amour de Jésus pour Céline », voilà ce qu'il faudrait chercher à comprendre, ce qui n'est possible qu'à Jésus. Cet amour est incompréhensible pour Céline. Il ne peut lui apparaître que comme une folie, mot qui, mis au pluriel dans ce qui va suivre, gardera cette connotation, tout en se chargeant cependant du sens « amoureux » (« faire des folies »). Les deux phrases suivantes sont bâties selon un enveloppement limpide: « Jésus (A) a fait des folies pour (B') Céline (C)... Que Céline (C) fasse des folies pour (B') Jésus (A) » (B' parce que B sera attribué ci-dessous à « amour »). Puis l'invitation est fondée sur un principe:

« L'amour (soit : faire des folies incompréhensibles) ne se paie (comme le montre le retournement de construction dans les deux propositions précédentes) que par l'amour ». La proposition finale est agencée symétriquement : « et les plaies (B' — Jeu de mots avec « paie »?) de l'amour (B) ne se guérissent (B) que par l'amour (B) ». Ainsi nous pourrions écrire (Thérèse met des points de suspension après « pour Céline » et « pour Jésus », d'exclamation et de suspension après « de Jésus » et un point final):

	L'amour de (B) Jésus (A)		pour Céline (C)
}	ne saurait être compris que de (B') Jésus (A)		
}	Jésus (A) a fait des folies pour (B')		
}			Céline (C)
}			Que Céline (C)
}	fasse des folies pour (B')		
}	L'amour (B)		Jésus (A)
}	ne se paie		
}	l'amour (B)		
}	et les plaies de	que par (B')	(B')
}	l'amour (B)		
}	ne se guérissent que par (B')		
}	l'amour (B)		

L'amour implique des folies, et ces folies ne sont autres que des *plaies*. Au centre des deux dernières propositions, souligné, ce mot évidemment fait référence à la Passion. Ainsi, après avoir partagé avec Céline « fatigue », « amertumes », « douleur », même si tout cela ne leur servait qu'à « Se sacrifier pour son amour », à « souffrir pour Jésus », la petite Thérèse invite ici sa soeur à un second retournement : non pas seulement passer de l'effort pour comprendre « l'intime de notre être » à celui pour comprendre « l'amour de Jésus pour Céline », mais passer de la considération de nos souffrances à celle des « *plaies* de l'amour » en Jésus, décentrement éminemment thérésien.

VII

Il suffira de présenter le septième paragraphe selon une typographie étudiée pour en faire percevoir la structure littéraire (les mots sont soulignés en fonction de leur récurrence; en plus de la ponctuation reportée ci-dessous, Thérèse met les points de suspen-

sion après « pauvres âmes! », « les sauver », « notre coeur », « Quel mystère! », « les notres? », et à la fin du paragraphe):

A: « Offrons bien nos *souffrances* à *Jésus*

B: pour *sauver* les *âmes*,

— pauvres *âmes*,

elles ont moins de grâces que nous,

A: et pourtant tout le sang d'un Dieu a été versé

B: pour les *sauver*

C: pourtant *Jésus* veut bien

B: faire dépendre leur *salut*

A: d'un *soupir* de notre coeur

C: Quel mystère!

A: Si un *soupir*

B: *peut sauver une âme* (ces deux derniers mots soulignés par Thérèse)

B: que ne *peut* faire

A: des *souffrances* comme les notres?

Ne refuson rien à *Jésus!* »

La syntaxe des premières lignes offre quelques difficultés et plus précisément le double « pourtant », difficulté sentie par la première édition des lettres qui supprime « pourtant » devant « Jésus veut bien ». Le sens est alors: « offrons bien nos souffrances à Jésus pour sauver les âmes » car, si peu comblées de grâces que soient ces pauvres âmes, elles sont pourtant infiniment précieuses puisque « tout le sang d'un Dieu a été versé pour les sauver ». Or Jésus veut bien faire dépendre leur salut de nos souffrances. Ici la motivation se prend donc à partir de la valeur irremplaçable des âmes à sauver. Notons qu'une telle correction n'est pas a priori illégitime puisque « le plus souvent, Thérèse écrit très vite et, jusqu'en 1893, semble-t-il, ne dispose pas de grattoir » (*Correspondance*, p. 1252). De plus Thérèse n'a pas eu le temps de relire la présente lettre, interrompue dans sa rédaction par la sonnerie de la cloche, ainsi qu'en témoigne l'avant-dernier paragraphe. On peut donc penser qu'elle eût fait cette correction si temps et grattoir ne lui avaient pas manqué. Mais quelle est au fait la difficulté si l'on maintient les deux « pourtant »? Nous avons exprimé ci-dessus le sens du premier, soit l'opposition entre les « pauvres âmes » et « tout le sang d'un Dieu » versé pour elles. Le second marque, lui, l'opposition entre ce même sang et un seul « soupir de notre coeur », qui peut, lui aussi,

avoir une efficacité salvatrice puisque « Jésus veut bien ». Ce raisonnement pourrait s'exprimer ainsi : puisque tout le sang d'un Dieu a été versé pour sauver les âmes, nos propres souffrances apparaissent à cette fin bien superflues ; pourtant, de par la volonté de Jésus, même un soupir de notre coeur peut contribuer à sauver une âme. La pensée est si admirable qu'on serait tenté de supprimer « et pourtant » devant « tout le sang d'un Dieu ». Mais ce serait tronquer gravement le texte, car ce qui nous ferait offrir nos souffrances à Jésus, ce ne serait plus la valeur infinie de ces âmes apparemment pauvres (et pourtant...), mais leur pauvreté même, pauvreté qui consisterait alors dans le fait qu'« elles ont moins de grâces que nous » ! On atteindrait d'ailleurs à l'incohérence puisqu'à cette dernière affirmation serait juxtaposé : « tout le sang d'un Dieu a été versé » pour elles ! Non, décidément, seul le second « pourtant » pourrait à la limite être omis, mais ce serait manquer l'opposition, et du même coup le rapport, entre « tout le sang d'un Dieu » et « un soupir de notre coeur ». Le texte doit donc être maintenu tel qu'il est avec la double opposition entre la pauvreté des âmes et le sang de Dieu versé pour elles, et entre ce dernier et notre pauvre contribution à l'oeuvre du salut. Tant pis pour la faute de syntaxe ! La pensée est splendide : le peu que nous offrirons prendra valeur et efficacité par la volonté de Jésus et en faveur d'âmes pauvres apparemment, mais sans prix aux yeux de Dieu. La pauvreté des actes rédempteurs et des sauvés est comblée par Dieu.

Mais « nos souffrances » sont déjà mises en rapport avec « le sang d'un Dieu », puisque les deux premières successions A-B entourent la mention des « pauvres âmes ». Mais l'enveloppement ABCBA qui va de « et pourtant » à « notre coeur » est évidemment plus parlant de par l'effet de contraste (A/A) décrit plus haut et parce qu'on y apprend la raison du rapport : la volonté de Jésus. C'est ce sur quoi, nous semble-t-il, revient l'exclamation : « Quel mystère ! »¹⁰.

¹⁰ C'est donc là le mystère de la volonté de Jésus. Y aurait-il là de la part de Thérèse un emprunt à Eph 1, 9 : « Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté », appliquant une fois de plus à Jésus ce que les Ecritures disent de Dieu ou du Père ? Littérairement nous aurions là un procédé courant, par exemple dans les Psaumes, et qui consiste à séparer les deux parties d'une expression pour attribuer chacune à deux ensembles littéraires (par exemple deux propositions comme ici) qui s'enchaînent (comme ici) ou simplement se correspondent (Voir M. DAHOOD, *Psalms* III, New York, 1970, pp. 413-414). Ici, de plus, les deux parties de l'expression se trouveraient inversées (volonté/mystère). Très souvent Thérèse substitue Jésus à Dieu dans la lecture des textes bibliques : en nous en tenant, dans ses seules lettres, aux seules citations des Psaumes, et là seulement où le contexte nomme Jésus par son nom (et non par les appellations qui le désignent souvent comme « le Seigneur » ou « le Bon Dieu »), nous constatons une telle substitution dans les lettres 91 (Ps 118, 23) ; 142 (Ps 23, 2 ; 42, 2) ; 145 (Ps 76, 10) ; 147 (Ps 127, 1) ; 161 (Ps 91, 12) ; 169 (Ps 80,

On pourrait être tenté de reporter ce point d'exclamation après « *une âme* », comme y invite presque l'enveloppement BACAB. Mais Thérèse n'entend pas que cette contemplation ralentisse l'ardeur de sa destinataire, tout au contraire, « Si un soupir peut sauver *une âme* que ne peut faire des souffrances comme les nôtres? ». Et Thérèse reprend ici les « souffrances » évoquées au départ, mais maintenant mises en valeur d'une façon incalculable : on peut (par manière de dire) établir l'équation un soupir = une âme, mais impossible d'évaluer l'efficacité rédemptrice de ce qu'ont alors à endurer Céline et Thérèse. Une troisième fois le texte avance par contraste, après « pauvres âmes (...) tout le sang d'un Dieu », « tout le sang d'un Dieu (...) un soupir de notre coeur », nous avons ici : « un soupir (...) des souffrances comme les nôtres ». Nulle sous-estimation de ces souffrances de la part de la petite Thérèse, mais au contraire elle se réjouit de leur intensité puisque l'efficacité rédemptrice s'en trouve multipliée à l'infini. C'est donc l'amour des âmes qui la fait parler, et l'amour de la volonté de Jésus. Aussi conclut-elle : « Ne refusent rien à Jésus! » comme au départ elle invitait : « Offrons bien nos souffrances à Jésus ». Ainsi ce n'est évidemment pas à la souffrance que Céline est invitée (invitation qui serait d'ailleurs bien superflue!), mais à l'amour des âmes et de Jésus. Ce paragraphe est un merveilleux commentaire du précédent : « l'amour ne se paie que par l'amour et les *plaies* de l'amour ne se guérissent que par l'amour ». C'est justement cet amour qu'il ne faut pas refuser à Jésus, et ce sont précisément *ses* plaies qui par lui peuvent être guéries. C'est cela « souffrir pour Jésus ».

VIII

Faisons seulement trois remarques à propos du paragraphe VIII à l'adresse de Léonie. « La cloche sonne » est une indication concrète du moment présent, plus précise encore que « ce soir » ou « en ce moment ». Thérèse parle ensuite de « ma pauvre Léonie » : étant donné le sens de l'adjectif dans le paragraphe précédent, on ne verra là aucune condescendance. Elle demande ensuite à Céline : « dis lui que je l'aime ». Pourquoi le mot « amour » se serait-il dévalué d'un paragraphe à l'autre? Nous nous souvenons encore de

2); 190 (Ps 84, 6); 196 (Ps 50, 9-13); 201 (Ps 83, 11); 243 (Ps 94, 18); 247 (Ps 89, 2). Il faudrait étendre l'enquête pour tous les textes bibliques à tous les textes thérésiens, et en tenant compte des diverses appellations de Jésus, pour vérifier à quel point et pour quels textes cette substitution apporte à Thérèse le sens radical des Ecritures.

ce qu'il signifie pour Thérèse. C'est son art de cacher dans les mots usuels un sens inépuisable.

IX

Les deux dernières lignes sont admirables pour conclure: « A bientôt! », écrit-elle, comme nous le faisons distraitement dans une lettre à quelqu'un que nous allons retrouver. Mais ici ce « bientôt » fait suite à « la cloche sonne », et dans ce court laps de temps nous retrouvons l'opposition des paragraphes IV et V. Composons une petite synopse:

L'éternité s'avance à grands pas	/	Bientôt...
		Bientôt...
		Bientôt... de nouveaux cieux...
		avec notre époux céleste
	/	mais au jour de...
en ce moment...	/	A bientôt!...
La cloche sonne...		Oh le Ciel le Ciel
		Quand y serons-nous

Autrement dit, dans ces deux moments où la cloche sonne et où Thérèse va retrouver Céline, la petite Thérèse vit déjà la tension entre la vie présente et le ciel, ce dernier faisant suite au souhait « A bientôt! » comme les « nouveaux cieux » et l'« époux céleste » au troisième « Bientôt » du texte (Le futur « nous serons » est repris de la fin de Va). En deux mots l'essentiel des trois paragraphes est redit une dernière fois.

D'un point de vue littéraire les paragraphes I et II (Jésus. Céline. amour) nous semblent annoncer plus particulièrement les paragraphes VI et VII, alors que les paragraphes III à V, comme nous venons de le voir, trouvent un dernier écho dans les deux derniers paragraphes. Ainsi les deux mouvements de charité (I et II, VI et VII) et d'espérance (III à V, VIII et IX) sont-ils liés l'un à l'autre. La petite Thérèse, parce qu'elle est tendue de tout son être vers l'avenir, le prépare en vivant sans différer l'amour de Jésus.

PIERRE AUFFRET